

Jean FOROPON ¹, MONOGRAPHIE DE PA-KHA (PROVINCE DE LAO-KAY) --- PROPOSITION DE CRÉATION D'UNE STATION ESTIVALE

Nominations et mouvements du personnel européen

Destinations et mutations
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1921)

Par arrêté du résident supérieur p. i. au Tonkin du 3 mars 1921,
Le capitaine Foropon, arrivant de France, est désigné pour remplir les fonctions de chef du centre administratif du poste de Pa-Kha, (province de Lao-Kay), en remplacement du capitaine Raimbault, rapatriable.
Cet officier aura droit, à compter du jour de sa prise effective de service, à l'indemnité de cinq cents piastres (500 \$ 00) prévue par l'arrêté du 13 février 1916.

LAO-KAY
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 juillet 1923)

Secours. — Une avance de 200 p., à charge de justification ultérieure d'emploi, est mise à la disposition de M. le capitaine Foropon, délégué à Pakha (Lao-Kay) pour être distribuée à titre de secours aux habitants les plus pauvres de cette région victimes de l'inondation subite survenue le 3 juillet 1923.

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1925, p. 146-147)

Par arrêté du gouverneur général de l'Indochine du 2 janvier 1925,
Le capitaine d'infanterie coloniale Fouqueteau ², du 1^{er} Régiment de tirailleurs tonkinois, est désigné pour remplir les fonctions de délégué administratif du poste de Pa-khâ (subdivision secondaire de Laokay) en remplacement du capitaine Foropon, en instance de rapatriement pour excédent d'effectif.

.....

¹ Jean Foropon (1884-1953) : capitaine reconverti dans les services civils. Ancien délégué du gouvernement à Sam-Neua (Laos), soupçonné d'y avoir commis un assassinat :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Foropon_delegue_Sam-Neua.pdf

² Adonis-Maurice-Augustin-Joseph Fouqueteau (Neuville-de-Poitou, 29 août 1887-Bouches-du-Rhône, 8 octobre 1926) : officier d'infanterie coloniale en Algérie avant et après la Grande Guerre. Croix de guerre, sept citations. Chevalier de la Légion d'honneur (*JORF*, 1^{er} janvier 1921, p. 103, col. 1). Affecté en Indochine de fin 1923 à l'été 1926. Dénoncé par Vichy comme franc-maçon (*Journal officiel de l'État français*, 23 février 1942) !

CHRONIQUE DE HAÏPHONG
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 janvier 1925)

Partiront le 19 janvier à destination de Marseille :
Foropon, capitaine du 1er T.T. (Tirailleurs tonkinois).

La mystérieuse affaire de Sam-Nua
=====X=====
L'Enquête judiciaire
(*La Tribune indochinoise*, 2 mai 1928)

.....
Jamais, disons-nous, on n'aurait dû laisser revenir en Indochine cet être dangereux et qu'en haut lieu on connaissait pour tel. Car, antérieurement, sous le proconsulat Merlin, lors d'un assez long séjour à Packa (près Laokay) en qualité de délégué de ce centre administratif, M. Foropon s'était déjà rendu si tristement célèbre qu'on avait dû se décider à le rapatrier en toute hâte *avec ordre formel de ne jamais plus le renvoyer en Indochine*. M. Monguillot doit avoir souvenance à ce sujet de certain rapport qu'il reçut, alors qu'il était résident supérieur au Tonkin. Oui, M. Monguillot doit se souvenir de ce sévère réquisitoire administratif ; de même que tous les résidents qui, depuis, ont passé à Lao-kay et qui ont eu la curiosité de compulsier les archives de l'époque, doivent également se souvenir des notes de service — épouvantables et inadmissibles — écrites par l'ex-délégué à son chef de province.

Régnant par la terreur, faisant figure de roi absolu dans ce petit fief de Packa, le capitaine Foropon avait le chic de masquer ses abus. Dès qu'un étranger lui était signalé, vite il courait à sa rencontre, le conduisait à la Délégation avec les plus grands égards et le traitait princièrement, sans le quitter d'une semelle. Bref, le touriste abasourdi était si bien chambré dans cette prison dorée qu'il parlait émerveillé de tant de prévenances et s'en allait ensuite chantant partout les louanges d'un hôte aussi aimable sans se douter, le naïf, que cet accueil empressé avait un but intéressé : empêcher à tout prix la population d'avoir une occasion de formuler les mille plaintes dont elle étouffait.

Ce n'est guère là, on en conviendra, la conduite d'un fou.

Poussé par sa passion malade pour le cotillon et peut-être le hasard savamment conduit y aidant, il advint qu'un beau matin, M. le délégué se réveilla « neveu morganatique » d'un pauvre hère, issu de pauvres hères. Or, ce pince-mailles, grâce à la protection du « mari de sa nièce », réussit à se faire octroyer un petit grade de mandarinat. Et ce qui devait arriver arriva : cette parenté avec le tout puissant délégué fit bientôt de ce mandarinot le maître occulte mais incontesté du pays. La richesse sourit subitement à cet oncle de la main gauche et se manifesta bientôt par l'édification d'un superbe château qui, de l'aveu de son heureux propriétaire, coûta la bagatelle de 30.000 piastres ! Mais à cette somme déjà énorme, il convient d'ajouter la valeur des prestations en main-d'œuvre et en nature, fournies gratuitement par la population terrorisée ; c'est donc au bas mot 50.000 piastres qu'il convient d'estimer cette maison seigneuriale... Ainsi qu'on le constate, il vaut infiniment mieux, avec M. Foropon, être de ses amis que de ses ennemis...

Cinquante mille piastres rien qu'en constructions ! Cela dénote un coquet magot mis de côté pour les vieux jours ! Aussi les mauvaises langues — on rencontre des envieux

partout ! — de prétendre méchamment que cet argent n'est pas tombé du Ciel et que les « ma-fous » qui font métier de convoier les caravanes chargées d'opium de contrebande pourraient, s'ils voulaient parler, donner des précisions troublantes sur la source d'une si rapide prospérité.

Mais c'est là pure calomnie. On sait bien que « l'oncle » en question ne s'occupa ouvertement que d'un seul commerce : celui du thé. Or, si le thé est une denrée pauvre, elle a, par contre, la qualité d'être une marchandise très « honorable ».

Donc, « l'oncle » (de la main gauche) de M. Foropon n'a pas dû s'enrichir en se livrant à la contrebande d'opium... D'ailleurs, l'heureux l'époux de sa chère nièce ne le lui aurait pas permis.

Très actif, toujours par monts et par vaux, M. le délégué faisait en effet une chasse acharnée aux contrebandiers, une chasse si implacable et si jalouse qu'il ne permettait pas aux autres fonctionnaires de la province de venir mettre le nez sur ce qui se passait sur ses terres. Pour avoir méconnu cette interdiction, un douanier du chef-lieu s'exposa même à une bien cruelle mésaventure...

Ce douanier, envoyé en mission par ses chefs, pénétra un beau jour (par erreur, paraît-il), sur le territoire de Packa. Le malheur voulut que M. le délégué Foropon fut mis sans retard au courant de cette incursion. Il résolut alors de donner une bonne leçon à l'intrus, une leçon capable de dégoûter à jamais les autres gabelous d'imiter son exemple. À la tête d'une petite troupe de partisans, il courut sus à l'envahisseur qu'il arrêta et amena à Packa ficelé comme un saucisson (tel un cochon — sauf respect — pour le marché, dit-on encore dans le pays). Son coup d'éclat accompli, le héros de l'expédition séquestra son prisonnier en même temps qu'il informait le résident de sa capture par une de ces notes au vitriol dont il avait le secret...

Or, que pensez-vous qu'il arriva ? Je vous le donne en mille... Ce fut le gabelou qui eut tort ! ! ! Au lieu d'être soutenu par ses chefs, cet ennemi de la contrebande et des contrebandiers fut désavoué et dut ravalier sa honte et les sévices qu'il avait reçus... Quant à M. Foropon il triompha sur toute la ligne !... Les trafiquants d'opium de la région, naturellement, firent les gorges chaudes à la nouvelle de ce « bon tour » joué à un de leurs ennemis héréditaires par le malin « neveu. » Ils en rient même encore aujourd'hui..

Lorsque nous disions que M. Foropon est un singulier fonctionnaire et qu'il ne ressemble pas au commun des mortels, n'avions-nous pas raison ?...

Cependant, le premier moment de stupeur passé, on jugea cette farce un peu trop forte et M. Foropon fut prié d'aller se reposer en France.

Il quitta donc un beau jour Packa avec un terrible rapport administratif au derrière qui concluait à l'interdiction absolue pour lui de remettre jamais les pieds en Indochine.

.....

Amédée Clémenti

(*L'Argus indochinois*).

(*L'Avenir du Tonkin*, 28 août 1928)

Notice sur la région de Pa-Kha. — Nous venons de recevoir une très intéressante brochure sur la délégation de Pa-Kha que son auteur, M. Foropon, présente modestement comme de simples notes.

Elle constituera, pour beaucoup de lecteurs, une révélation sur une région assez mal connue, et qui mériterait cependant d'être parcourue des touristes.

Dans cet opuscule fort bien documenté on rencontre l'historique de la prise de possession de la zone de Pa-Kha, une description géographique des sites qu'on y

trouve, des précisions climatiques, une étude des populations qui en habitent les montagnes. Il y est également présenté des indications sur les produits du sol.

Monsieur Foropon y formule une suggestion qui est à retenir. Il propose de faire de Pa-Kha une station estivale pour la bourgeoisie annamite.

L'idée est ingénieuse. Souhaitons qu'elle soit reprise.

UNE INCURSION CHINOISE À PAC-KHA (LAOKAY) (*L'Avenir du Tonkin*, 6 avril 1932)

Le 23 mars dernier, vers 20 h. 30 une compagnie organisée de pillards chinois, forte d'environ 100 hommes, armés de mauser, de fusils modèle 1874, de fusils à piston et de poignards, a fait irruption dans le cirque de Packha. Les pirates ont attaqué simultanément : 1° la demeure du chau Uy et celle de monsieur Foropon, concessionnaire, complètement isolée à 300 mètres ; 2° Le marché situé (à vol d'oiseau) à 100 mètres du poste militaire. Les pillards ont tiré sur le poste. L'affaire a duré 1 heure, de 20 h. 30 à 21 h. 30.

Chez le chau Uy qui s'est défendu farouchement avec les membres de sa famille, le chef de canton Loû, son frère, a été tué d'une balle en plein cœur. Mais le jeune fils du chau Uy ayant réussi à abattre d'une halle dans la tête le chef de la bande, les assaillants ont pris la fuite et rejoint la bande qui opérait au marché. Là, où se tenait, à cheval, le chef de la compagnie assisté d'un clairon, 5 à 6 maisons ont été entièrement mises à sac et l'une d'elles incendiée.

Le médecin annamite, en particulier, eut la vie sauve mais fut entièrement dépouillé de ses vêtements, de son argent, de son fusil de chasse et des bijoux de sa jeune femme. Les bandits ont opéré pendant une bonne heure. Puis à 21 h. 30, le clairon des pillards sonna le ralliement et toute la bande reprit en ordre et sans hâte le chemin de la frontière avec un important butin dont la valeur n'est pas inférieure à 5.000 p.

Un groupe de pillards qui s'était attardé dans une case bordant la route de Xin-Ma-Kai, à 15 km de Packha, fut rejointe par 10 tirailleurs et 2 gradés français. Ceux-ci leur tendirent une embuscade dans laquelle ils laissèrent trois des leurs. Les têtes sont exposées au marché de Packha.

Outre le chef de canton Loû, dont la perte peut être considérée comme irréparable, un commerçant chinois a été assassiné et une femme légèrement blessée.

C'est la deuxième attaque réalisée en quatre mois par les pillards chinois.

La population est terrorisée et se demande anxieusement de quoi sera fait demain.

Les Chinois, enhardis par deux succès successifs, reviendront certainement plus nombreux et ce sera la catastrophe.

Aux autorités de prendre toutes mesures rapides et utiles.

Monsieur Delsalle, inspecteur des affaires politiques, est monté à Packha, le 27 courant pour enquêter. Nous pensons qu'il se rendra compte que la délégation de Packha est insuffisamment défendue.

PAKHA (*L'Avenir du Tonkin*, 7 août 1936)

Retour. — Nous revoyons avec plaisir parmi nous M le commandant en retraite Foropon qui avait quitté Pakha voici tantôt deux ans pour aller à la ville.

M. Foropon est un ami de la grande brousse, un ami aussi des populations de la région qui toutes saluent d'enthousiasme le retour du protecteur et du bon conseiller.

LE HAUT TONKIN (*L'Avenir du Tonkin*, 20 août 1936)

Notre ami, le commandant Jean Foropon, avait publié, il y a quelques années, une étude succincte sur la pittoresque et salubre région de Pa-Kha qu'il connaît parfaitement pour y avoir longtemps séjourné et, la retraite venue, planté sa tente. L'année passée, il a repris son sujet en le développant et en le mettant au point, à l'intention de ses camarades les officiers du 1^{er} Régiment de tirailleurs tonkinois, où il effectuait une période d'instruction.

Il a bien voulu nous autoriser à reproduire ce travail, dont nous commençons ci-dessous la publication et qui ne manquera certainement pas d'intéresser nos lecteurs. Les chapitres, présentant un caractère strictement militaire (recrutement des montagnards et partisans) n'ont pas été retenus.

A. T.

La Région de Pakha (Lao-kay) Limites et aperçu géographique

La délégation administrative de Pakha, dont la superficie approximative est de 1.000 kilomètres carrés, est limitée :

- au nord, par la vallée du Song Chay, gros affluent de la Rivière Claire qui sert en même temps, sur une partie de son cours, de frontière sino-tonkinoise ;
- à l'ouest, toujours par la vallée du Song Chay, puis par une ligne de crêtes d'une direction géniale nord-sud, parallèle au cours de la rivière (rive droite) ;
- au sud, par une série de hauteurs en bordure sud du Song Chay ;
- à l'est enfin, par des massifs montagneux tels que le Lang-Di, le Khao-Luong et le Pou Dam-Dam d'une direction nord-sud.

La région de Pakha est entièrement montagneuse ; les divers massifs qui la sillonnent ont une direction nord-sud et semblent s'étagier du sud-est au nord-ouest par des altitudes variant entre 1.000 et 1.800 mètres.

Le point culminant, coté 1.800 mètres, est situé au nord de Pakha. À noter la masse imposante du massif du Khao-Loung dont la cime, voisine de la limite Est du secteur, atteint 2.000 mètres. Le Song Chay, sur la presque totalité de son parcours, coule entre d'impressionnantes murailles calcaires aux parois verticales. Les chaînes de montagnes qui séparent les différents bassins forment des lignes continues présentant de rares cotes dont l'altitude atteint 1.500 mètres.

Le pays a été, il y a quelque soixante-dix ans, en grande partie déboisé par les Mans, ces impénitents destructeurs de forêts, et il apparaît urgent de prendre les mesures rigoureuses qui s'imposent en vue de préserver de la disparition complète les îlots boisés qui ont échappé jusqu'à présent au feu et à la hâche.

Population et aperçu ethnographique

La population de la Délégation de Pakha, entièrement de race jaune, peut être évaluée à 10.200 habitants, répartis comme suit :

Annamites (variable)	200
Chinois (dito)	300
Tays (blancs)	800

Mans (a cornes, à sapèques, etc.)	2.500
Méos (blancs, noirs, à peigne, etc.)	4.500
Nungs	1400
Pou-Las	200
Tou-Laos	100
Nhangs et divers	200
Total	<u>10.200</u>

Les Tays sont de beaucoup les moins arriérés, les plus affinés, mais malheureusement les plus indolents, les plus insoucians et les moins prolifiques. Ce groupe ethnique, fort sympathique et d'un loyaliste éprouvé, est en voie de décadence ainsi, d'ailleurs, que dans les autres régions du Tonkin où il compte des représentants. Les Tays sont les premiers propriétaires du sol ; ils habitent généralement les vallées où leurs maisons sont rassemblées. Ils peuvent, sans inconvénient pour leur santé, être dépayés et maintenus dans la plaine.

Les Mans, venus après eux dans le pays, sont les plus indépendants et aussi les plus dangereux pour les richesses forestières qu'ils ont en partie détruites. En général lettrés et sobres, ils s'adonnent à l'opium. Leurs cases sont accrochées au flanc des montagnes et rarement groupées. Les Mans s'accommodent eux aussi du climat des basses altitudes.

Les Méos, de beaucoup les plus nombreux, se distinguant par leur robustesse, leur endurance physique, leur brutalité et leur intempérance. Leurs installations sont essentiellement inconfortables et misérables ; ils prennent, en revanche, le plus grand soin de leur bétail et de leurs cultures. Naïfs, superstitieux, prompts à s'enthousiasmer et à s'exciter comme à se démoraliser, ils montraient en outre, il n'y a pas si longtemps, un mépris invraisemblable de la vie humaine. Nous avons su, fort heureusement, les amener peu à peu à plus de respect pour l'existence de leur prochain. Comme chez les Mans, leurs cases, dispersées, sont en un point où la vue s'étend très loin. On s'exposerait à de graves mécomptes en les dépayasant. L'air vivifiant des cimes leur est aussi indispensable qu'au poisson l'eau.

Les Nungs, derniers arrivés dans la région, se disputent avec les Tays, la possession des rizières irriguées. Ils sont acifs, vigoureux, prolifiques. Si nous n'y prenons garde, ils auront tôt fait de supplanter leurs aînés avec lesquels ils entretiennent des rapports plutôt froids. Eux aussi habitent les vallées

Pou-Las, Tou-Laos et Nhangs sont fort peu nombreux et se rapprochant, les premiers des Chinois, les autres des Tays et des Nungs.

Nous ne dirons rien des Annamites et des Chinois installés accidentellement ou à demeure dans le pays et qui ne diffèrent pas sensiblement de leurs congénères de la Chine et du Delta.

Toutes ces races montagnardes que nous venons d'énumérer pratiquent la religion de Confucius. Leurs sorciers jouent, d'autre part, un rôle important et occulte, en particulier chez les Mans.

Les habitations, construites en bambous, sont recouvertes de chaume ou, plus rarement, de feuilles de latanier. Relativement confortables chez les Tays et les Nungs, elles le sont moins chez les Mans et pas du tout chez les Méos. On trouve dans certains groupements des cases en pisé fort avenantes : elles appartiennent à des familles aisées.

La famille proprement dite est très solidement constituée ; l'autorité du père, qui possède une ou plusieurs femmes à son gré, est absolue et incontestée ; il est le seul maître des biens.

Les coutumes diffèrent notablement entre les diverses races qui restent très fortement attachées aux habitudes ancestrales que nous avons intérêt à tolérer, même lorsqu'elles semblent se trouver en contradiction avec les règlements administratifs.

Hospitaliers et confiants, les montagnards demandent à être traités avec autant de bienveillance que de justice. Ils ont été et seront toujours pour nous, espérons-le, des auxiliaires précieux et fidèles en cas de troubles.

Sachons nous les attacher plus solidement encore par une politique ferme mais tolérante et le respect complet de leurs mœurs et de leurs traditions.

Historique succinct

Avant 1860, toute la région de Pakha était placée sous l'autorité d'un chef Tay, le Tuan-Chau. Les pouvoirs administratifs que celui-ci détenait de son suzerain, l'Empereur d'Annam, s'étendaient, dit-on, jusqu'à Laokay. Le Tuan-Chau résidait pendant la saison sèche à Bao-Ngay, agglomération toujours existante située au sud de Pakha, en bordure du Song Chay.

Pendant les chaleurs de la saison des pluies, il se transportait avec ses gens à Nim-Quat, à 12 kilomètres au nord de Pakha.

La totalité des rizières irriguées appartenait alors aux Tays, premiers occupants du sol, qui vivaient en bons termes avec les Mans installés après eux dans le pays.

Vers 1860, à la suite de l'invasion brusquée de Méos venant du Yunnan — invasion accompagnée de pillages, de viols, de massacres et d'incendies de villages —, le Tuan-Chau et les siens furent égorgés par les envahisseurs, tandis que plus de deux cents familles Tays s'enfuyaient épouvantées vers le sud.

Le chef des conquérants, le Ta-La-Yer, du clan des Méos à peigne, homme énergique, intelligent et avisé, sut organiser solidement le pays où les Français faisaient une première apparition en 1885, suivie en 1889 d'une forte reconnaissance qui séjournait quelque temps dans le pays sans être inquiétée.

En 1893, la présence de bandes chinoises dans la région, l'état de troubles constants qu'elles y entretenaient, le désir, d'autre part, du gouvernement de la Colonie d'étendre et d'affirmer la domination française sur un territoire tonkinois, amenèrent l'occupation définitive de Pakha par une force militaire susceptible d'y rétablir et d'y maintenir l'ordre. Le poste militaire fut ainsi créé.

Quand le Ta-La-Yer mourut, en 1896, son fils lui succéda en qualité de ly-truong de Pakha.

Il existait, à cette date et reconnu par nous, quatre chefs régionaux, à savoir, dans l'ordre hiérarchique :

1° Le ly-truong Méo de Pakha. marié à la fille du pho-ly Tay, ce dernier, père de l'actuel Chau Uy. Si les Méos tirent quelque vanité de cette union, les Tays, par contre, n'ont pas encore digéré cette mésalliance d'une des leurs. Est-il besoin de dire qu'elle y fut contrainte ?

2° Le pho-ly chinois, résidant à Xin-ma-Khai. On se demande, à son sujet, pour quel motif l'administration française admettait une pareille anomalie. Ce chef étranger ne fut d'ailleurs pas remplacé après sa mort.

3° Le pho-ly Tay. père du Chau-Uy actuel, résidant à Pakha et demeuré le chef bien effacé d'un groupe singulièrement réduit depuis l'invasion, mais qui devait s'augmenter peu à peu dans la suite.

4° Le-man-Tong, chef des Mans, résidant à Nam-Khê.

Les Méos, de beaucoup les plus nombreux et qui s'étaient solidement installés sur leurs positions, avaient pris, sinon le prestige de la race la plus civilisée aux Tays asservis, du moins la prépondérance effective sur les autres montagnards.

C'était l'époque —que les Tays n'évoquent jamais entre eux sans amertume — où l'Administration française, nouvelle venue et forcément hésitante, consacrait la suprématie des éléments Méos sanguinaires et spoliateurs, en confirmant, par sa passivité, la dépossession des véritables propriétaires du sol.

Elle retirait ainsi, involontairement, aux Tays désorientés et apeurés le bénéfice du prestige moral qui leur restait encore. Ces pauvres gens furent même sans chef de leur race après la mort de leur pho-ly qui ne fut pas immédiatement remplacé.

Un revirement se produisit fort heureusement à la longue dans la voie de l'équité et du respect des droits indiscutables qu'ils détenaient sur des biens qui leur avaient été arrachés par la violence. Les Tays ont ainsi repris peu à peu, et c'est justice, une partie des terres qui leur avaient été ravies et, en même temps, cette suprématie de race supérieure dont ils se montrent si fiers.

À l'heure actuelle, Nungs, Mans, Méos et Tays, dont les mœurs, les traditions et les aspirations ne laissent pas que d'être fort différentes, vivent côte à côte sans gêne mutuelle apparente et sans conflits sérieux. Dire qu'ils sympathisent serait exagéré, et si tous souhaitent sincèrement nous voir rester longtemps dans le pays où notre présence leur assure une sécurité qu'ils n'avaient jamais connue auparavant, les Tays, plus particulièrement, font des vœux pour que nous n'en partions jamais.

Ils redoutent la haine sourde et féroce des Méos, haine qui se traduirait avec notre départ, affirment-ils, par l'extermination complète de leur race. Nous ne sommes pas éloignés de croire qu'ils voient juste, mais nous pouvons, dans tous les cas, et jusqu'à nouvel ordre, compter sur la fidélité des uns comme des autres.

De la lignée du Ta la Yer, le rude chef Méo qui sut en imposer aux bandes pourtant redoutables du chef des Pavillons Noirs. Luu-Vinh-Phuoc, alors fixé à Laokay, il ne reste plus heureusement qu'un seul descendant direct : sa petite-fille, orpheline toute jeune, qui fut recueillie et élevée à la tay par son oncle, l'actuel Chau-Uy de Pa-Kha. Ce dernier, en raison de cette parenté, jouit d'un certain prestige auprès des Méos qui lui obéissent volontiers.

Quelques lignes sur le rôle joué par les Nungs avant et depuis l'arrivée des Français dans le pays ne sont pas superflues.

Proches parents des Tays, dont ils parlent la langue, ils affichent une certaine considération pour ces derniers qu'ils exècrent au fond. Ils entretiennent, au contraire, les meilleures relations avec les Méos.

Ils n'ont jamais manqué de profiter, quand l'occasion s'en est offerte ou qu'ils l'ont eu adroitement provoquée, des dissensions entre Méos et Tays. Et, encore, chaque fois qu'un incident se produit entre ces deux races irréconciliables, il est bien rare qu'il n'ait pas été indirectement provoqué par un Nung.

Prolifiques, vigoureux, travailleurs et industriels. mais dissimulés et roublards, les Nungs, lors de l'arrivée des Français dans la région, étaient en train de parachever pour leur propre compte l'œuvre de dépossession des Tays si brutalement entreprise par les Méos. L'Administration française a su remettre graduellement les choses au point et chacun à sa place.

Les Nungs sont certainement les moins sympathiques des montagnards, encore qu'ils se comportent fort correctement à notre égard. C'est, par contre, chez eux que la natalité est la plus relevée.

En 1932, la construction d'un nouveau poste militaire a été entreprise dans la région de Om-Ma-Khai, tout près de la frontière, pour mettre un terme aux incursions des pillards chinois qui avaient, à plusieurs reprises, inquiété les habitants de la circonscription. Ce poste est à l'heure actuelle achevé et dépend de Pa-Kha.

(À suivre).

LE HAUT TONKIN
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 août 1936)

Aperçu économique

Ou ne compte, à l'heure actuelle, ni concessions, ni exploitations minières dans la délégation de Pakha, mais seulement quelques périmètres miniers concédés au cours des années 1928, 1929 et 1930. Il est hors de doute. — et les premières recherches bien que très superficielles l'ont démontré, — qu'il y existe des gisements de fer, de cuivre et de galène argentière. Une exploration plus complète, plus méthodique du sous-sol ne manquerait pas de confirmer l'existence et l'importance des gisements déjà identifiés et d'en relever de nouveaux.

Les principales cultures sont celles du maïs, du riz de plaine (rizières irriguées) et du riz de montagne (rays) dont la production suffit à peine aux besoins de la population et des détachements militaires d'occupation exclusivement composés, cadres exceptés, de tirailleurs du Delta et du pays.

Le riz de plaine est de toute première qualité, et nous nous rappelons le temps où les Services agricoles du Tonkin prélevaient annuellement sur la récolte une certaine quantité de gerbes destinées à l'ensemencement des terrains d'essai du Delta.

Le thé, récolté en assez grande quantité en particulier dans les parages de Ban-Lien et Tien-wan-Teau, est de bonne qualité — soumis sur place à un tri et à une préparation, il est ensuite expédié à Hanoï pour le compte de commerçants chinois. Payé sur place de 0 p 10 à 0 p. 15 le kg annamite, il est revendu dans la Delta de 0 p. 30 à 0 p. 80

Comme cultures d'importance moindre, il convient de citer le tabac, le pavot, réputé pour sa finesse, le coton, l'indigo, le chanvre, les arachides, la patate, etc.

On trouve dans les potagers des indigènes des légumes de bonne qualité, tels que salades, choux, petits pois, tomates, navets, haricots, aubergines, etc.

Pêchers, citronniers, mandarines, orangers, pruniers, poiriers, poussent nombreux mais leurs fruits sont de qualité très inégale. Les meilleurs, notamment en ce qui concerne les pêches et les prunes, proviennent des villages installés à des altitudes élevées.

Les cerisiers, introduits dans le pays en 1923, viennent parfaitement, mais les fruits, minuscules ne sont pas mangeables.

L'élevage de la volaille et des porcs est d'un excellent rapport pour les montagnards qui en approvisionnent en abondance les deux très importants marchés de Pakha et de Xin-ma-Khai, qui ont lieu tous les six jours.

Bien que le pays soit, en de nombreux points, propice à l'élevage du bétail, celui-ci est encore clairsemé. Il y a, de ce côté-là, quelque chose à tenter pour la colonisation française.

Réputée autrefois pour la qualité de ses chevaux, la Délégation de Pakha a vu, depuis quelques années, ses disponibilités considérablement réduites par les nombreux achats effectués un peu à tort et à travers pour le compte de particuliers, de l'administration civile et des services militaires.

L'envoi périodique d'un étalon à Pakha est une expérience digne d'être suivie et encouragée ; encore que cette expérience, imparfaitement conduite, n'ait pas jusqu'ici donné les résultats qu'elle promettait.

En fin de compte, il est difficile présentement de trouver de jolis chevaux dans le pays. Ajoutons que les prix ont considérablement baissé depuis deux ans.

Voies de communications

Il n'existe pas dans la Délégation de Pakha de routes carrossables, bien que l'un des chemins sur lequel nous reviendrons plus loin soit susceptible d'être transformé à peu de frais en voie praticable en toutes saisons aux automobiles.

Les déplacements des Européens et des indigènes s'effectuent donc obligatoirement à pied, à cheval ou en chaise à porteurs. Ce dernier mode de transport est à éviter, car il impose à une population clairsemée, où le métier de coolie est peu prisé, une obligation très pénible à laquelle elle se soumet à contre-cœur.

Indépendamment des nombreux sentiers et pistes qui relient le chef-lieu aux agglomérations montagnardes, et ces dernières entre elles, il existe trois chemins principaux, praticables en tout temps aux cavaliers et aux convois, ce sont :

1° La route de Pakha à Phalong (frontière).

1^{er} jour : Pakha — Xin-ma-Khai (gîte) 27 km. — dur — 6 heures

2^e jour Xin-ma-Khai — Phalong (poste) 25 km. — dur — 6 heures.

2° La route de Pakha à Xin-Man (.frontière)

1^{er} jour : Pakha — Na-Ma (gîte) 32 km — passable — 7 heures

2^e jour : Na-Ma — Xin-Man (poste) 20 km. — dur — 5 heures.

3° La route de Pakha à Pho-Lu (voie ferrée),

1^{er} jour : Pakha — Bao-Ngay (gîte) 21 km. — facile — 1 heures.

2^e jour : Bao-Ngay — Pho Lu (gare) 20 km. — bon — 4 heures.

Généralement, on effectue ce dernier trajet en un seul jour, en déjeunant de Bao-Ngay.

De Pho-Lu, on se rend par le train soit à Hanoï, soit à Laokay, où il existe deux hôtels. Le train à destination de Hanoï part de Pho-Lu chaque jour vers 8 heures, celui pour Laokay vers 18 heures. Le voyageur, en prenant le premier, arrive à Hanoï vers 17 heures ; avec le second, il est à Laokay vers 19 heures, le même jour bien entendu.

Pendant la saison chaude, de mai à octobre, un train de nuit circule entre Hanoï et Laokay, et vice-versa, selon un horaire spécial affiché dans toutes les gares.

Ce train, qui comporte des couchettes, s'arrête à Pho-Lu, à l'aller seulement, c'est-à-dire vers 5 heures du matin. Il est extrêmement pratique et réduit considérablement les fatigues d'un voyage déjà pénible en saison fraîche mais qui devient de jour, pour les estomacs fragiles, un véritable supplice, notamment entre les gares de Yênbay et de Laokay.

On trouve dans chaque train, de jour et de nuit, de la glace, de boissons gazeuses, des sandwiches, du vin, des apéritifs divers à des prix abordables qui figurent, d'ailleurs, sur une carte à exiger, le cas échéant, du boy annamite qui gère le modeste mais indispensable buffet volant.

À Yênbay, gare située à mi-chemin entre Hanoï et Laokay, il est servi des repas convenables aux voyageurs du train de jour qui ont eu la précaution de faire prévenir télégraphiquement le buffet, soit du départ, soit de l'une des gares du parcours. Les télégrammes de ce genre sont transmis gratuitement par les agents de la Compagnie au chemin de fer. Le buffet de Yênbay dispose d'une chambre à coucher avec ventilateur et lumière électrique.

Le cirque de Pakha

Le cirque de Pakha, vaste et bien ventilé, où les rizières irriguées alternent avec des ondulations de terrain de faible élévation, est arrosé par plusieurs ruisseaux qui alimentent eux-mêmes la rivière de Pakha. Celle-ci, d'un débit de faible importance en saison sèche, s'enfle démesurément au cours des pluies où elle sort parfois de son lit,

causant quelques dégâts dans les rizières qui la bordent. Les arbres au feuillage d'un vert tendre qui l'a jalonnent ajoutent encore à l'harmonie et à la fraîcheur du site.

Sur le mamelon le plus élevé du cirque, à une altitude qui dépasse 1.000 mètres, le poste militaire se détache nettement du paysage qu'il domine, avec sa muraille d'enceinte blanchie à la chaux, son immense panache de bambous royaux et ses constructions pressées dont la toiture débordé la cime des arbres fruitiers et des sveltes épicéas parés de toute la gamme des verts.

Sur un plateau, au pied du poste militaire, « Pakha-Marché » groupe autour de la halle une soixantaine de maisons dont plusieurs en maçonnerie. Là sont installés les commerçants chinois, quelques artisans annamites, la ferme des jeux, la pagode, l'école, le bureau des Postes, le dispensaire. Ce dernier dispose d'un personnel au complet : médecin, sage-femme, infirmier.

À environ un kilomètre de Pakha-Marché, l'imposante et originale demeure du Chau Uy, chef Tay de la région, se dresse entourée d'une trentaine de cases où sont en partie rassemblées les familles Tays du voisinage. Au pied de cette agglomération, dénommée Pakha-Ta-Tchai, coule, tour à tour paisible ou grondante sur un lit de sable et de gravier, la gracieuse rivière de Pakha.

Nombreux sont les hameaux Tays, Nungs, et Méos que l'œil découvre en bordure du cirque ou pittoresquement accrochés, avec leurs rustiques toits de chaume et leurs minuscules jardinets, aux pentes des hauteurs qui encadrent la vallée.

Les légumes de toutes espèces viennent admirablement dans le cirque de Pakha, même pendant la saison des pluies ; les militaires en ont tenté victorieusement l'expérience à maintes reprises. Mais il faut naturellement prendre certaines précautions en vue de préserver des grosses averses et des ardeurs du soleil les semis et les jeunes plants.

La culture des artichauts et des asperges, en particulier, serait d'un excellent rapport pour l'Européen ou l'Annamite disposant de quelques capitaux qui voudrait s'y livrer sur une grande échelle. Hanoï pourrait être ravitaillé en légumes pendant l'été, sans avoir recours au lointain Yunnan et dans de bien meilleures conditions. La voie ferrée est proche et le train de nuit hebdomadaire réduirait encore la durée du trajet.

Le Climat de Pa-Kha

Comme dans tout le Tonkin, il existe à Pa-kha deux saisons distinctes : la saison sèche d'octobre à mai et la saison des pluies de mai à octobre. Pendant la saison sèche, on enregistre des températures assez basses. En janvier et février, la gelée blanche fait parfois son apparition. Les pluies et le brouillard sont extrêmement rares et encore, quand ce dernier se montre, n'obscurcit-il jamais le cirque de Pakha qu'il plafonne d'assez haut. Il est d'ailleurs rapidement dissipé par le soleil. Les journées sont belles, mais il est nécessaire de faire du feu dans les habitations matin et soir. En janvier, février et novembre le ciel est généralement couvert.

Pendant la saison des pluies, les écarts de température sont minimes. Le thermomètre, au cours de huit années d'observations, n'a jamais dépassé 30 degrés, et encore cette température tout à fait exceptionnelle était-elle provoquée par l'approche de typhons venant du golfe du Tonkin. De nuit, la température habituelle oscille entre 18 et 22 degrés ; de jour, entre 22 et 26 degrés, c'est dire qu'elle est extrêmement agréable. Les matinées et les soirées sont délicieuses et, de nuit, le dormeur supporte aisément la couverture.

Durant le jour, s'il fait relativement chaud au soleil, on est par contre frappé de la fraîcheur des intérieurs.

Les pluies sont moins abondantes que dans le Delta et à Cha-Pa. Quant au brouillard il n'en est pas question pendant toute la saison chaude.

[...] Le cirque de Pa-Kha, en grande partie déboisé, est très bien ventilé ; c'est là une des causes de sa salubrité. Son climat convient par excellence, aux Européens fatigués,

anémiés, impaludés, cardiaques, et il est probable qu'on a commis autrefois une erreur en préférant Cha-Pa à Pa-Kha, quand il s'est agi de créer une station d'altitude dans les montagnes de la province de Laokay.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les efforts de l'administration locale doivent s'exercer uniquement au profit des deux stations du Tam-Dao et de Cha-Pa, à peu près exclusivement fréquentées par les Européens et leur domesticité indigène.

D'autre part, les Annamites, fonctionnaires, commerçants, industriels, etc., à qui leur situation crée des loisirs pendant la période des grosses chaleurs du Delta, ne manqueraient pas, si la possibilité leur en était donnée, de venir s'installer avec leurs enfants, pour quelques semaines, dans une région d'accès facile, à la température reposante et au climat salubre. Pa-kha nous paraît réunir toutes les conditions requises pour devenir la station estivale de l'Européen de condition moyenne et des Annamites. Il est hors de doute que nous nous devons, pour ces derniers, de compléter par une création de ce genre les excellentes mesures qui ont déjà été prises en particulier dans les écoles, en vue du développement physique de la race annamite. Notre intérêt autant que la simple équité l'exigent.

Nous sommes, d'autre part, convaincu que le jour où la route qui relie Pho-lu à Pa-Kha permettrait aux automobiles d'y circuler facilement, l'initiative privée aurait tôt fait de doter Pa-Kha d'un hôtel et de peupler de villas les vastes terrains disponibles du cirque sans qu'il en coûte un cent au budget.

C'est donc cette route qu'il faudrait construire, ou plutôt aménager puisqu'elle existe déjà ; et ce serait, croyons-nous, la seule contribution financière de l'administration de la colonie à une œuvre dont la réalisation serait une bonne action en même temps qu'une excellente façon de mettre en valeur une région pittoresque, salubre, où poussent légumes et fruits d'Europe.

Le tracé de la route, environ 40 km, tel qu'il se présente actuellement, n'exigerait, à notre avis, que de peu importantes rectifications. Ce serait un jeu, en particulier, que de transformer rapidement et économiquement en voie carrossable en tout temps la section Pho-Lu (gare)–Bao-Ngay (20 km).

Ajoutons que, tout au début de l'année 1929, le résident de Laokay réalisait le tour de force de se rendre en automobile de Pho-Lu à Pakha, en utilisant la route actuelle, très rapidement et très sommairement améliorée.

Un mois plus tard, le résident supérieur au Tonkin, M. René Robin, effectuait sans incident le même raid qui ne manquait pas de produire, comme l'avait fait le précédent, une profonde sensation sur les montagnards dont beaucoup voyaient une automobile pour la première fois.

Cette randonnée du chef du protectorat ne pouvait manquer [de susciter l'espoir] de ceux qui connaissent Pakha et ont pu y apprécier le charme du paysage et l'agrément du climat. On travaille, en effet, sur la route depuis cette visite marquante et, assez régulièrement, d'autres automobiles se montrent à Pakha ou elles parviennent sans trop de difficultés, en saison sèche.

Langues et dialectes

Chaque race a sa langue propre mais il existe souvent pour une même race, Man et Meo, par exemple, plusieurs dialectes suivant les clans.

La langue parlée à Pakha par les Tays et les Nungs a emprunté beaucoup aux Chinois et aux Annamites. Aussi diffère-t-elle sensiblement de la langue Tay parlée par les Laotiens et les Siamois, leurs frères de race, Les Siamois seuls, nous avons pu le constater à Bangkok même, continuent à employer la langue Tay à peu près pure.

La langue d'échange que parlent tous les montagnards sans exception est le chinois (yunnanais). Très peu de montagnards comprennent la langue annamite.

LA CULTURE DES ORANGES (*L'Avenir du Tonkin*, 27 octobre 1936)

Le Tonkin, dans ses Moyenne et Haute Régions, possède de nombreuses variétés d'orangers donnant, en général, d'excellents produits. Produits malheureusement peu ou point connus des consommateurs du Delta, parce que difficilement transportables, et qui demanderaient, pour être en mesure de rivaliser avec ceux que nous envoie la Californie, et même de les supplanter rapidement, une culture rationnelle, un tri judicieux et des conditions de transport favorables.

Dans les provinces de Lao-Kay et Ha-Giang, certains secteurs produisent des oranges de toute première qualité, savoureuses, étoffées et d'un prix bien inférieur à celui pratiqué pour les oranges importées d'Amérique. Mais les indigènes se soucient fort peu des arbres qui se reproduisent au petit bonheur; ils ne les fument, ne les échenillent, ne les taillent jamais.

Cam-Duong. gros village tay, voisin de Lao-Kay et tout à côté du Fleuve rouge, compte des orangers et des mandariniers par centaines. D'autre part, sa situation géographique favorable lui permettrait, semble-t-il, d'alimenter dès à présent dans des proportions non négligeables et sans difficultés sérieuses de transport, le marché de Hanoï, par exemple. Encore faudrait-il que conseils d'ordre technique et encouragements administratifs soient dispensés à ses habitants. tout disposés à en faire leur profit et à tirer d'un travail facile des avantages matériels susceptibles d'améliorer sensiblement leurs conditions d'existence.

Dans la province de Bac-Giang, plus exactement dans la région de Botta, de très sérieux efforts ont été entrepris et sont poursuivis depuis quelques années, avec une ténacité des plus méritoires, par plusieurs de nos compatriotes, en vue de multiplier les orangers existant déjà, et de pouvoir, dans un avenir prochain, imposer sur les marchés du Delta des produits remarquables, contre lesquels, à égalité de prix, ne pourront lutter ceux de Californie. Déjà les confitures d'orange de Bo-Ha connaissent à Hanoï et Haïphong la faveur d'une clientèle avisée.

Et c'est justice, car elles sont délicieuses.

Ceci posé, il m'a paru opportun de fixer, dans ces colonnes, pour ceux qu'intéressent à la vie économique de la colonie et tout ce qui est de nature à contribuer à sa prospérité, les conditions dans lesquelles les producteurs californiens, soucieux d'obtenir à la fois quantité et qualité, pratiquent la culture, la récolte, le tri et l'emballage des oranges.

Les renseignements qui suivent à ce propos sont le résumé d'une étude publiée par une revue américaine. Ils pourront, j'en suis convaincu, être utilement retenus par les Français et les Annamites qui s'essaient au Tonkin, souvent au seul gré de leur inspiration, à la culture des oranges.

Les graines sont choisies parmi les plus belles, semées dans les plates bandes copieusement fumées, puis recouvertes d'une bonne couche de terreau. L'arrosage de ces semis est fréquent : matin et soir. Les plants sont repiqués au bout d'un an, en pépinière où ils restent cinq ans.

Au cours de la quatrième année, on les greffe au moyen d'un greffon prélevé sur un arbre adulte et qui doit être agencé de façon à constituer la tête de l'arbuste.

Au début de la sixième année, les jeunes arbres sont transportés sur l'orangerie dont le sol a été défoncé à 90 centimètres de profondeur. Ils sont plantés dans des trous profonds de 50 centimètres, remplis de terre riche et disposés au centre d'un carré de 5 mètres de côté. Ils ont été, au préalable, débarrassés des parasites qu'ils pouvaient porter, par un lavage à l'eau de savon.

Des sillons, petits canaux d'irrigation bien approvisionnés en eau courante, sont ménagés entre les rangées d'arbres, car ceux-ci réclament une humidité persistante, au cours de la saison chaude.

Les orangers sont taillés de façon à se développer en surface et non en hauteur, ceci pour rendre la cueillette plus aisée et plus rapide. Ils commencent à produire à cinq ans, pour donner leur maximum à dix ans. Soigneusement entretenus, fumés, échenillés et taillés annuellement, ils conservent leur vitalité pendant de longues années.

L'orange doit être cueillie mûre et détachée au ciseau du pédoncule, en évitant de meurtrir les fruits, lesquels sont rangés, au fur et à mesure de la cueillette, dans une caisse placée au pied de l'arbre.

Parfois, les ouvriers portent des gants pour éviter d'entailler la peau des fruits avec leurs ongles.

Une fois pleines, les caisses sont transportées dans un grand hall où les oranges sont soumises à un séchage d'une durée de quelques jours. Ce séchage a pour but d'augmenter la résistance de la peau. Puis les oranges sont lavées à la brosse dans des récipients contenant de l'eau chaude. Une douche froide leur est ensuite appliquée et, après un nouvel et dernier séchage par courant d'air, elles sont livrées à des trieuses mécaniques qui éliminent les fruits meurtris et avariés, et classent les autres par grosseur grâce à un système des plus simples.

C'est alors que les emballeuses interviennent. Elles enveloppent les fruits dans du papier de soie (ce travail est fait plus rapidement et plus économiquement à la machine) et les rangent sans heurt dans les caisses destinées à la vente.

Chaque année, la Californie exporte ainsi plus de 2 millions de caisses d'oranges. Il serait intéressant de connaître le nombre de caisses importés par l'Indochine française, annuellement, et leur répartition entre les cinq parties de l'Union.

Ce serait une indication précieuse pour les planteurs du Tonkin.

JEAN FOROPON

*L'Écho d'Indochine** suspend de plein gré sa publication
pendant un certain temps
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 septembre 1940)

Notre ami, le commandant Jean Foropon, directeur de l' « Écho d'Indochine », répondant à « l'appel pressant de la montagne », a quitté la ville où, à vrai dire, il ne se plaisait qu'à demi, pour aller retrouver la grande paix enchanteresse de Packa.

L' « Écho d'Indochine » ne paraîtra donc plus — mais il ne meurt pas pour cela.

Ce bon petit journal a rendu bien des services ; il s'est élevé non sans succès contre pas mal d'abus.

Qu'il se repose ayant bien œuvré mais que quelque jour, il reparaisse : nous saluerons avec joie son retour qui coïncidera avec celui de son directeur.

A. T.
